

Études littéraires africaines

COULIBALY (Moussa), dir., *Le Roman féminin ivoirien*. Paris : L'Harmattan, 2015, 178 p. – ISBN 978-2-343-05715-6

Karen Ferreira-Meyers



Numéro 41, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037817ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037817ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferreira-Meyers, K. (2016). Compte rendu de [COULIBALY (Moussa), dir., *Le Roman féminin ivoirien*. Paris : L'Harmattan, 2015, 178 p. – ISBN 978-2-343-05715-6]. *Études littéraires africaines*, (41), 182–184.
<https://doi.org/10.7202/1037817ar>

passé de non-lieux (selon la définition de Marc Augé) à un « tout-lieu » par la vertu d'une « pensée-habitacle » (p. 119).

La notion d'écriture migrante fournit aussi l'occasion de reconsidérer trois abords possibles du corpus francophone africain : approche panafricaine, paradigme national ou tournant transnational. À un niveau plus précis d'analyse, les écritures migrantes viennent encore complexifier ce triptyque : comme le relèvent les coordinateurs, « on assiste de plus en plus à une percée des écrivains du local dont les romans se nouent autour de la question de l'émigration » (p. 11). Adama Coulibaly et Yao Louis Konan incluent ainsi chacun *Le Paradis français* de l'Ivoirien Maurice Bandaman dans leur corpus d'analyse (à côté de *Reine Pokou* de Véronique Tadjo et de *Monsieur Ki* de Koffi Kwahulé pour Coulibaly). Certaines œuvres, à l'instar de *La Mémoire amputée* de Werewere Liking (prise également pour objet par A. Coulibaly), posent en outre frontalement la question du privilège accordé à leur contexte d'insertion *versus* le contexte d'origine de leur auteur. L'examen des conditions d'existence d'une écriture migrante émanant de « pieds-noirs d'Algérie » (Marie Cardinal et Alain Vircondelet) soulève une problématique similaire, abordée par Elisabetta Bevilacqua.

De la sorte, l'ouvrage satisfera aussi bien les lecteurs s'intéressant au champ des écritures de la migration – pour retenir la définition la moins problématique finalement privilégiée par les auteurs – que ceux qui rechercheront des éclairages plus spécifiques sur les auteurs et textes cités. Ajoutons que le sérieux de l'entreprise donne également lieu à un double index, des notions et des critiques, fort bien venu.

■ Catherine MAZAURIC

COULIBALY (MOUSSA), DIR., *LE ROMAN FÉMININ IVOIRIEN*. PARIS : L'HARMATTAN, 2015, 178 P. – ISBN 978-2-343-05715-6.

Dans son introduction, le directeur de la publication, après avoir noté l'accroissement constant du nombre d'œuvres littéraires publiées en Afrique, et en particulier en Côte d'Ivoire, souligne l'importance de l'apport des écrivaines dans le paysage littéraire ivoirien, depuis quarante ans. Selon lui, le roman féminin n'est plus une « littérature marginale » (p. 9), mais il appartient pleinement au corpus national, qu'il contribue à renouveler par sa propre évolution. Ce constat sera illustré par chacune des trois parties de cet ouvrage collectif qui examine tour à tour les innovations stylistiques

(deux contributions), le renouvellement du personnage féminin (deux), et celui des thématiques abordées (trois).

Dans le premier article, « De la diglossie au silence, esthétique romanesque chez Regina Yaou », Moussa Coulibaly souligne l'utilisation du bilinguisme français-alladjan (langue vernaculaire ivoirienne), qui permet à l'auteure d'*Aihui Anka, défi aux sorciers* (1999) et du *Glas de l'infortune* (2005), de traduire la réalité biculturelle africaine et celle de la femme ivoirienne. L'analyse de la typographie, des pauses et des ellipses témoigne, par ailleurs, d'une « écriture du silence » dans laquelle, en revanche, il semble contestable d'inclure les onomatopées et les interjections.

Le principal élément positif de la seconde contribution qui s'intéresse à l'innovation stylistique est de proposer au lecteur la notion d'autofiction comme clé d'une lecture contemporaine de certains ouvrages africains. Mais l'analyse de Koffi Damo, dans « Les hardiesses de l'autoreprésentation dans *Loin de mon père* de Véronique Tadjo : entre métafiction et autofiction spéculaire », gagnerait en pertinence si l'on trouvait, dans ce long article, une définition plus approfondie de l'autofiction spéculaire et de sa mise en œuvre critique.

Franck Evi, dans la deuxième partie, étudie « Le personnage nouveau dans *Rebelle* de Fatou Keïta ». L'objectif de ce très bref article est de montrer l'évolution constante du personnage féminin au sein de la littérature ivoirienne. L'auteur n'atteint que partiellement son objectif, car sa conclusion n'est pas vraiment liée au reste de l'article. Dans le suivant, Daniel S. Larangé analyse la contribution romanesque de Muriel Diallo dans la mutation du personnage féminin ; sa conclusion est claire : la romancière représente les femmes ivoiriennes, « empêtrée[s] dans [leurs] mythes et combats » (p. 118), dresse leur portrait, mais ne renouvelle pas le discours africain de la femme ; elle « confirme que les mots féminins rient et pleurent des maux des hommes » (p. 119).

Fatoumata Touré Cissé se penche sur ses propres textes, publiés sous le nom de Fatou Fanny-Cissé. Cet article ne tarit pas d'éloges concernant le soi-disant anticonformisme de l'écriture romanesque de cette dernière. F. Touré Cissé décrit de façon évidemment subjective son propre roman, *Une femme, deux maris* (2013), parlant de « littérature de la provocation » et de « littérature engagée » (p. 134-135) et accompagnant son discours d'opinions moralisatrices à propos de son héros. Décrit comme « négatif » et « amoral », celui-ci apprendrait « l'humilité au lecteur » (p. 133), car le but visé par l'auteure est de « dévoiler pour corriger » (p. 138). C'est ce

qu'affirme son « double », devenue critique littéraire pour l'occasion, Fatouma Touré Cissé. Cette auto-analyse trouve un écho dans le dernier article de ce volume : dans une optique différente, B. Anicette Carole Ahouakan, dans un texte d'à peine 10 pages, traite du roman de Fatou Fanny-Cissé. Parlant d'écriture intermédiaire, elle note l'utilisation et l'imitation de techniques cinématographiques dans la pratique stylistique de l'écrivaine ivoirienne, ce qui l'amène à déclarer qu'il s'agit d'une nouvelle écriture féminine.

Le – déjà vieux – schéma actantiel de Greimas est à la base de la discussion proposée par Didier Koukougnon dans « Écriture du désastre dans *Le Crépuscule de l'homme* de Flore Hazoumé », œuvre qui retrace « une histoire inspirée de la réalité » (p. 144). Mais l'analyse proposée n'incite malheureusement pas à la lecture du roman.

Cette publication consacrée au *Roman féminin ivoirien* manque de rigueur éditoriale (utilisation erronée, ou manquante, de la ponctuation, phrases incomplètes ou agrammaticales). L'ouvrage laisse le lecteur sur sa faim : il espère découvrir le roman féminin ivoirien et surtout son apport au renouvellement des personnages et des choix stylistiques, mais il trouve un ensemble d'articles mal édités qui ne répondent souvent même pas aux exigences scientifiques de base.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

DIAGNE (MAMOUSSÉ), *LE PREUX ET LE SAGE. L'ÉPOPÉE DU KAYOR ET AUTRES TEXTES WOLOF*. TRANSCRIPTIONS ET TRADUCTION DU WOLOF PAR MAMOUSSÉ DIAGNE. PRÉSENTATION DE LILYAN KESTELOOT. PARIS : ORIZONS, COLL. CARDINALES, 2015, 307 P. – ISBN 978-2-296-08881-8.

Avec *Le Preux et le Sage*, le philosophe Mamoussé Diagne se propose de faire connaître quelques épisodes de l'épopée du Kayor et de montrer au lecteur la sagesse traditionnelle sénégalaise. Cet ouvrage comprend deux groupes de textes très différents qui figureraient en annexe à sa thèse, intitulée *Civilisation de l'oralité et pratiques discursives en Afrique noire*, soutenue en 2003. Le premier corpus éveille l'imagination épique du lecteur, car il décrit les combats entre de nobles guerriers du Kayor, avides de gloire, qui n'hésitent pas à faire preuve de bravoure et d'orgueil. La deuxième partie du volume offre des entretiens de l'auteur avec les conteurs Koli Mbaye et Samba Diaw afin de révéler le savoir populaire sénégalais sous forme de contes ou d'énigmes. Une brève introduction de Lilyan Kesteloot présente la société *wolof* et l'épopée du Kayor.